

Ce que la science sait de Jésus

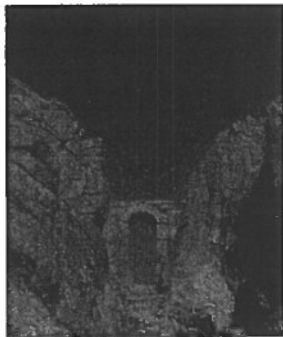
Qui était Jésus? A-t-il seulement existé? Quel crédit apporter aux Evangiles? Les questions sont plus nombreuses que les réponses. L'étude critique des textes bibliques ouvre de nouvelles pistes. Soumis au crible scientifique de dizaines de laboratoires dans le monde, le linceul de Turin ou les rouleaux de la mer Morte, entre autres, commencent à parler. De plus en plus troublant.

Qu'est-ce que la science sait de Jésus? Comme pour toute enquête, nous sommes allés chercher les indices concrets qui subsistent encore aujourd'hui. Ils sont de deux sortes : des témoignages écrits et des reliques qui ont été soumis au crible scientifique. Côté écrits, de récentes découvertes concernant les Evangiles jettent un nouveau jour sur les débuts du christianisme. Côté reliques, il n'y en a guère qui résistent à une analyse sérieuse. La plus fameuse d'entre elles, le linceul de Turin, reste une énigme que les recherches les plus poussées n'ont pas encore réussi à élucider. Ces deux types de témoignages, écrits et reliques, ne sont évidemment pas à mettre sur le même plan. Les textes relatent des faits dont on peut évidemment contester la véracité. Mais ce n'est pas ce qui préoccupe aujourd'hui l'historien : il cherche plutôt à savoir à quelle date ils ont été écrits, par qui et dans quelles conditions. Longtemps, en effet, les Evangiles ont été datés de la fin du premier siècle, voire du deuxième. Dans cette hypothèse, au moment de la rédaction, la plupart

des témoins oculaires étaient morts, notamment lors du carnage occasionné par la prise de Jérusalem par Titus en 70. C'est un peu comme si les seuls témoignages sur la Première Guerre mondiale avaient été écrits à partir des années 1970. Leur authenticité pourrait se heurter au scepticisme... Mais voilà que de nouvelles découvertes autorisent certains spécialistes à dater les premiers Evangiles des années 60, époque où vivaient encore de nombreux contemporains des faits. L'hypothèse d'une complète mystification devient alors très peu probable.

Le linceul répond à une autre interrogation : les stigmates apparents sur l'image correspondent très exactement aux descriptions des Evangiles, avec quelques détails sur lesquels les textes sont silencieux, ce qui en a fait, pour certains, une espèce d'Evangile apocryphe. C'est ainsi, par exemple, que le lin-

ceul laisse apparaître une plaie au côté droit, alors que la mort est plus sûrement donnée par un coup de lance à gauche, dans le cœur. Mais, les soldats romains portaient le pilum à droite et le bouclier à gauche. Tout naturellement, pour tuer un adversaire protégé lui aussi par son bouclier, il devait percer le côté droit. Le légionnaire aurait donc frappé « comme d'habitude ». La représentation de ce détail apparaît systématiquement dès les premières re-



La porte de Dieu
sur le mont Moïse, dans le Sinaï.

présentations du Christ en croix à partir du VI^e siècle. Pour les partisans de l'authenticité, cet indice devient une preuve. Mais preuve de quoi? « L'image est magie, non seulement par anagramme, mais aussi parce qu'elle mélange le visible et l'invisible, commente Philippe Quéau, directeur de recherche à l'Institut national de l'audiovisuel. D'où le double sens du mot écran : quelque chose qui cache et qui montre. La magie

vient de l'invisible qui se cache dans le visible. »

En 1988, coup de tonnerre : la technique du carbone 14 date le linceul de l'époque médiévale, ruinant du même coup l'hypothèse de l'authenticité de la relique. Pourtant, au vu de l'épais dossier historique, anatomique et biologique, la polémique est loin d'être close. Bref, à sa manière, le linceul pose un vrai problème épistémologique, puisqu'il y a contradiction entre la datation au carbone 14 et le reste du dossier. Et lever la contradiction au profit de l'une ou l'autre thèse est difficile en dehors de tout préjugé.

Dossier réalisé par
Jean-Rémi Deléage et
Paul Loubière

Pour en savoir plus

L'Identification scientifique de l'homme du linceul de Jésus de Nazareth, Actes du symposium scientifique international de Rome 1993. Publiés par le CIELT. François-Xavier de Guibert Editeur.

Serveur sur Internet :
<http://www.cais.com/npacheco/shroud/turin.html>

Chronologie

La saga du linceul de Turin

Histoire légendaire

33 : le corps de Jésus est enveloppé dans un linceul.

70 : les disciples de Jésus fuient Jérusalem assiégée par les légions de Titus et emportent avec eux le précieux linge. Les apocryphes du II^e siècle (Evangile de saint Pierre et Evangile aux Hébreux, écrits non canoniques de la fin du premier siècle) précisent : « *Le Seigneur a donné son linceul au serviteur du Grand Prêtre avant d'apparaître à Jacques.* »

314-335 : le pape saint Sylvestre I^{er} demande que les nappes d'autel ne soient pas en soie mais en lin, afin d'évoquer la matière du linceul.

340 : saint Cyrille de Jérusalem mentionne dans un texte « le linceul témoin de la Résurrection ».

1147 : Le roi de France Louis VII vénère le linceul aux Blachernes à Constantinople.

1204 : Constantinople. Avant la prise de la ville par les croisés le 13 avril 1204, Robert de Clary écrit dans un manuscrit (conservé à la Bibliothèque royale de Copenhague sous le numéro 487) : « *Il y eut un monastère, qu'on appelait Madame-Sainte-Marie-des-Blachernes où le sydoine où Notre Sire fut enveloppé y était, qui chaque vendredi se dressait tout droit, si bien qu'on pouvait bien voir la figure de Notre Seigneur...* »

1204-1205 : Athènes. Théodore Ange, le neveu d'Isaac II Ange, l'empereur de Constantinople détrôné en 1204 par les croisés, écrit au pape Innocent III. Il ne lui demande pas



Déposition de croix, milieu du XVI^e siècle, musée d'Ecouen.

la restitution de l'or et de l'argent dérobés, mais de « *ce qui est saint* », les reliques, et « *parmi elles, objet sacré entre tous, le suaire dans lequel, après sa mort et avant sa Résurrection, Notre Seigneur Jésus-Christ fut enveloppé* » et qui présentement est « *à Athènes* ».

On suppose que l'instigateur de « l'emprunt » serait Othon de La Roche, l'un des quatre

principaux chefs de la croisade, et qui régna sur Athènes.

1206-1208 : Othon de La Roche envoie le tissu au château de son père Ponce. En raison de son acquisition frauduleuse, l'existence du saint suaire est tenue secrète.

1349 : mariage de Jeanne de Vergy, arrière-arrière-petite-fille d'Othon de la Roche, dame de Lirey, avec Geoffroy I^{er} de Charny. □

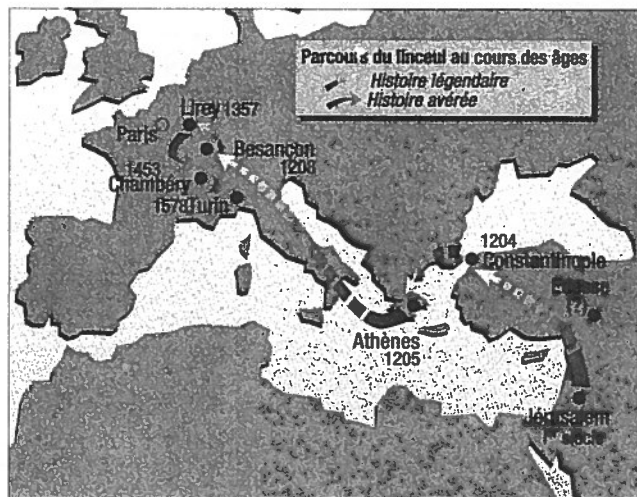


ILLUSTRATION SYLVIE DAUDAL-PHOTO GIRAUDON

Histoire avérée

1357 : Lirey (Champagne). Le suaire apparaît historiquement pour la première fois dans la collégiale fondée par Geoffroy I^{er} de Charny où il attire des foules considérables.

1453 : Chambéry, église des Franciscains. Marguerite de Charny, fille de Geoffroy II de Charny cède le linceul à Louis I^{er} duc de Savoie.

1532 : Sainte Chapelle de Chambéry. Dans la nuit du 3 au 4 décembre, un incendie ravage la sacristie. Le linceul est sauvé de justesse. Il conservera

de cette mésaventure des traces de brûlures et des cernes d'eau. Les parties détruites par le feu seront rapiécées en 1534.

1578 : Turin. Le duc de Savoie transfère le linceul dans sa nouvelle capitale.

1898 : premières photographies.

1899-1903 : l'historien Ulysse Chevalier fait référence au mémorial de Pierre d'Arcis datant de 1389, qui assure que le linceul est un faux, peint au XIV^e siècle par un artiste (*artifex*) inconnu dont Henri de Poitiers, évêque de Troyes, a obtenu les aveux trente-cinq ans plus tôt.

1931-1933-1973 : ostensions (expositions de reliques).

1978 : ostension record : trois millions de pèlerins. Des chercheurs d'Europe et des Etats-Unis procèdent à des prélèvements d'échantillons et à des analyses.

1988 : datation au carbone 14, dans trois instituts différents. Résultat : le linceul aurait été fabriqué entre 1260 et 1390.

1998 : nouvelle ostension programmée. □

A la source des textes

Sur la piste de la légende

Les recherches historiques pour étayer la légende continuent. En voici quelques-unes.

La première mention historique du linceul date de 944. Le 15 août, très exactement, Grégoire le Référendaire, représentant spécial de l'empereur byzantin Romain I^{er} Lécapène, fait une homélie (manuscrit conservé à la Bibliothèque vaticane) à l'occasion de la venue à Constantinople de deux linges sacrés. Le premier serait une serviette à franges appelée *Mandyllion* ou « Voile de Véronique » (en grec *veraeikon*, la vraie image) portant l'effigie du visage du Christ. La légende dit que ce voile aurait été remis au roi Agbar d'Edesse par l'entremise de Thaddée, disciple de Jésus, pour le guérir d'une maladie. Le deuxième linge aurait porté l'image du corps de Jésus. L'image « *Qui non par main*

(non faite de main d'homme) [...] a été imprimée par les seules sueurs de l'agonie qui ont coulé comme des caillots de sang, ce sont elles qui ont coloré l'empreinte véritable du Christ... » Selon plusieurs historiens, les documents médiévaux montrent que les chroniqueurs de l'époque sont très précis. Mais si l'on peut ajouter foi à ce texte, rien n'indique qu'il ne s'agissait pas déjà d'une relique habilement fabriquée.

Un secret de famille ?

D'autres données historiques précises concernent la piste de Geoffroy I^{er} de Charny. Ce dernier, ayant échoué à reprendre Calais au roi Edouard III d'Angleterre, fut fait prisonnier. Lors de sa captivité, il promit à la Vierge Marie de lui construire une

église s'il venait à être libéré. Dans sa geôle, un ange lui serait apparu sous les traits du serviteur du gardien de la tour



Plomb de pèlerinage à Lirey, antérieur à 1383, montrant le linceul et les blasons de Charny et Vergy. Conservé au Musée de Cluny.

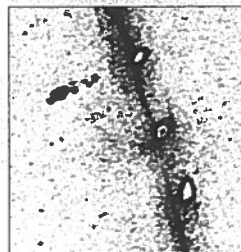
et l'aurait aidé à s'échapper. Par la suite, le roi Philippe VI (1294-1350) lui accorde une rente de 140 livres en vue de bâtir son église. Or, le sieur Geoffroy avait épousé en 1340 l'arrière-arrière-petite-fille d'Othon de La Roche, Jeanne de Vergy, dame de Lirey. Le linceul, véritable secret de famille des La Roche, aurait été ainsi transmis de main en

main, jusqu'à trouver un écrin à sa mesure : une église bâtie à la suite d'une intervention miraculeuse.

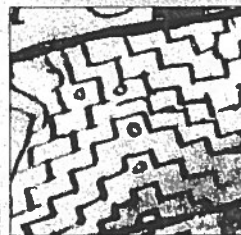
Dernière piste, celle de saint Louis, défendue par le père dominicain Dubarle. Cette hypothèse se fonde sur des textes qui attestent le don de reliques sacrées fait au roi Louis IX par Baudouin II, comte d'Edesse, roi de Jérusalem et empereur latin de Constantinople. Cependant, la mention ne fait référence qu'à un morceau du saint suaire. Un inventaire du trésor de la Sainte-Chapelle daté de 1534, mentionne un « *tableau garny d'argent surdoré, où il y a apparence d'une effigie* ». S'agissait-il du coffre de bois (la *tabula*) ayant abrité la sainte image, du *Mandyllion* ou du linceul lui-même ? Mystère... Un point de vue à relativiser dans le sens où Calvin avait jadis ironisé : « *Quand un suaire a été brûlé, il s'en est toujours trouvé un nouveau le lendemain.* » □

L'étonnant Codex de Pray

Ce manuscrit en latin, pour l'essentiel sacramentaire, conservé à la bibliothèque de Budapest, comprend trois illustrations dont l'onction du corps de Jésus et la visite des Saintes Femmes au tombeau. Ces miniatures présentent des concordances étonnantes avec l'image du linceul : le corps de Jésus est entièrement nu, figuration rare dans l'iconographie de cette époque, les pouces sont rétractés, la main droite est sur la main gauche, le tissu est à chevrons et, surtout, y figurent des traces de brûlures sous forme de petits trous, disposés en équerre, au nombre de quatre sur une



Comparaison entre les traces de brûlures sur le linceul et celles figurées sur le manuscrit.



face et de trois sur l'autre, et que l'on retrouve sur le vrai linceul (ces traces de brûlures, vraisemblablement dues à un coup d'encensoir maladroit, figurent aussi sur le *Suaire de Liey*, copie réalisée en 1516 d'une œuvre de Dürer dont l'original est perdu). Or, le codex de Budapest est daté, par les faits qu'il relate, le style de l'illustration, la langue du texte et la notation musicale qu'il utilise, des alentours de 1190. Soit près de deux siècles avant l'apparition historique du linceul. L'enlumineur avait donc le linceul sous les yeux, ou alors il a inventé des détails avec une troublante exactitude. □

Sous le microscope

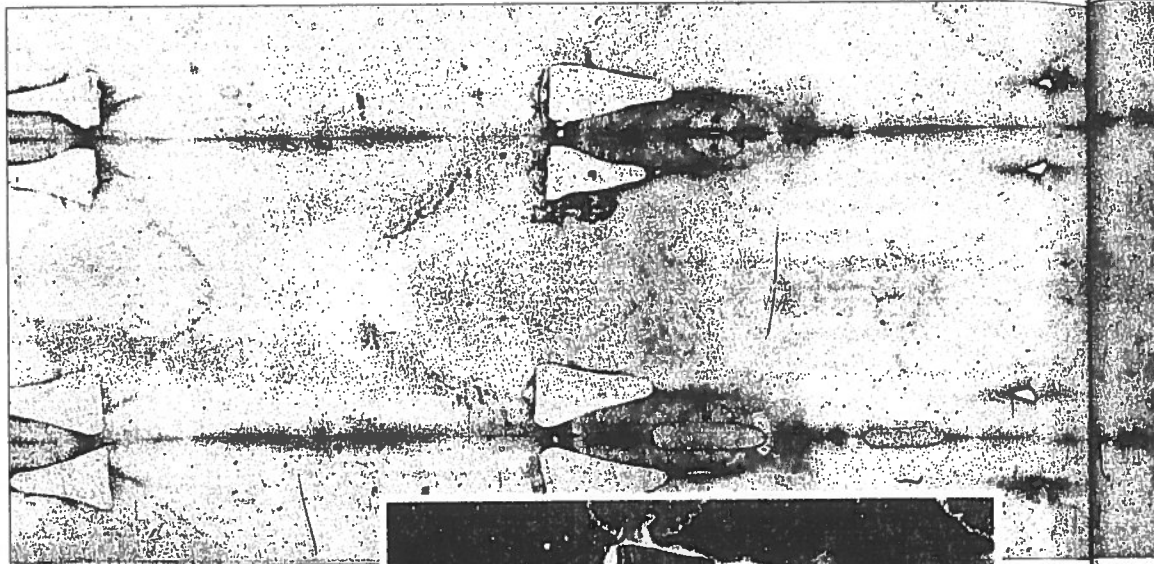
Le mystère de l'empreinte

L'image du linceul, auscultée par les scientifiques est loin d'avoir livré ses secrets, mais certaines pistes ont toutefois pu être éliminées.

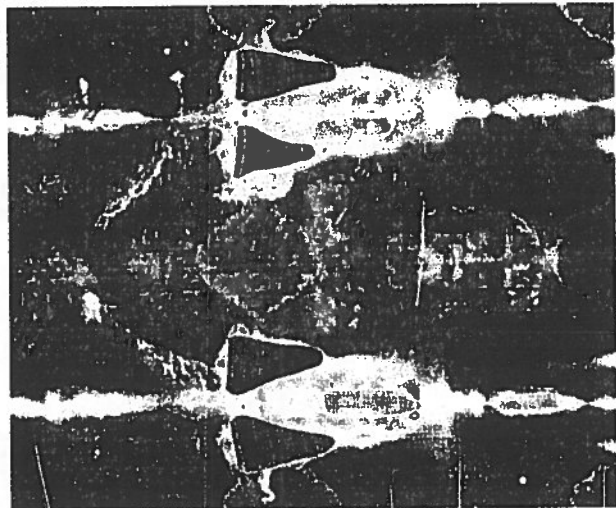
Le Pr Raès, spécialiste du textile à l'université de Gand, déclare qu'il s'agit de lin de couleur blanc ivoire, d'une seule pièce, contenant des fibres caractéristiques d'une espèce de cotonnier du Moyen-Orient (le *Gossypium herbaceum*). La trame montre un sergé en chevrons en arêtes de poisson, la confection du point (« 3 lient 1 ») a nécessité un métier à quatre pédales, un mode de tissage fréquent en Syrie.

La cellulose des fibres du lin est dégradée et colorée en jaune paille comme sous l'effet d'un dégagement de chaleur. Le résultat des études menées en 1978 par l'équipe du Sturp* montre que la cellulose du lin a subi une oxydation acide et déshydratante sur une profondeur maximale de 40 micromètres. La coloration pourrait provenir de l'établissement de doubles liaisons dans la chaîne de carbone. L'absence de diffusion par capillarité (comme l'encre avec le papier buvard) exclut toute imprégnation liquidienne. Si l'on a pu reproduire localement le phénomène en laboratoire avec les techniques modernes (laser), on ne sait pas encore comment réaliser un double complet du linceul avec toutes ses caractéristiques. □

*Sturp : Shroud of Turin Research Project. 150 000 heures de travail scientifique furent consacrées au linceul dans des laboratoires militaires comme l'US Air Force Weapons Lab., Los Alamos National Scientific Lab., Jet propulsion Lab., et plusieurs universités.



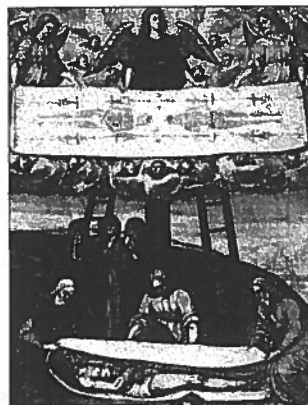
Le linceul est un drap funéraire de grande dimension (4,36 m x 1,10 m) présentant la double image en grandeur nature, face ventrale et dorsale, d'un homme nu, ayant subi une flagellation, un couronnement d'épines, une crucifixion ainsi qu'une blessure au côté. Sur le linge, l'image, très peu marquée, apparaît en négatif. Sur le négatif photo (ci-contre) elle devient saisissante de réalisme.



VERNON D. MILLER

Peut-on vraiment parler de peinture ?

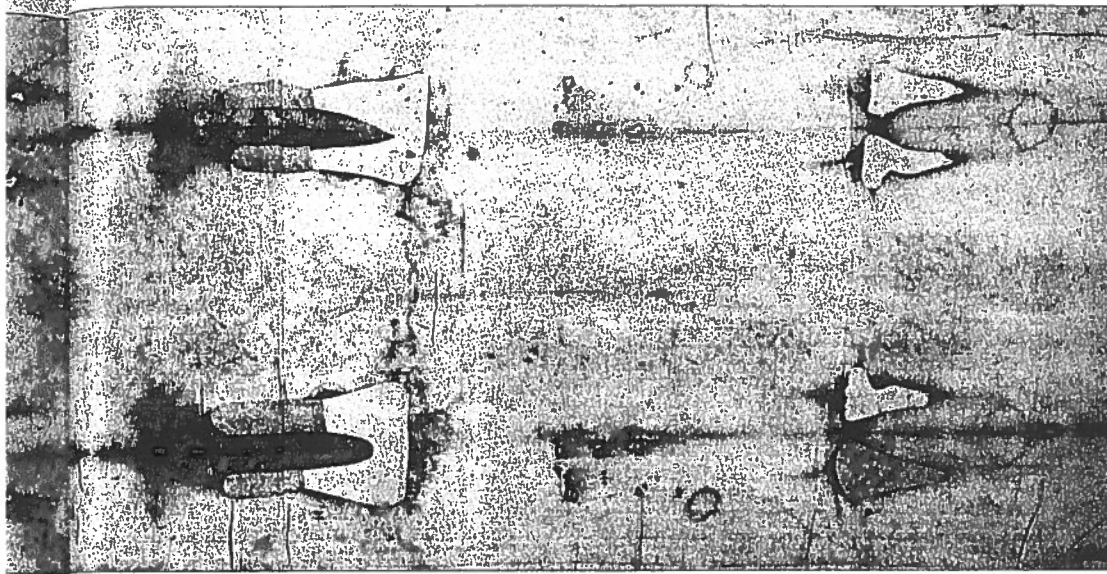
Le Pr McCrone, de Chicago, a trouvé de minuscules traces de pigments vermillon sur le linceul. Elles pourraient provenir du fait que les peintres au Moyen Age, une fois leur copie terminée touchaient l'original par dévotion. De toute façon, des particules ne font pas un tableau. Selon l'expert en art Isabel Piczek, le linceul montre une image continue et ne possède aucune des caractéristiques de décrépitude propres aux techniques d'art médiévales qui reposent entièrement



La Santa Sindone (le saint suaire), de Don Giulio Clovio, Turin.

sur les émulsions colloïdales. L'absence de contours dans l'image n'a aucun précédent dans l'histoire de l'art. Selon François Garnier, de l'Institut de recherche d'histoire des textes (CNRS d'Orléans), cette œuvre paraît invraisemblable en regard du savoir pictural du Moyen Age. « On aurait traduit les volumes du corps par des ombres et des lumières, par des lignes et des plis, choses absentes sur l'image de Turin. De plus, la perspective ne sera connue des artistes qu'au XV^e siècle. Enfin, la conception inversée de l'espace n'aurait pu être incorporée dans une peinture. » □

ALMARI/IRAUDON



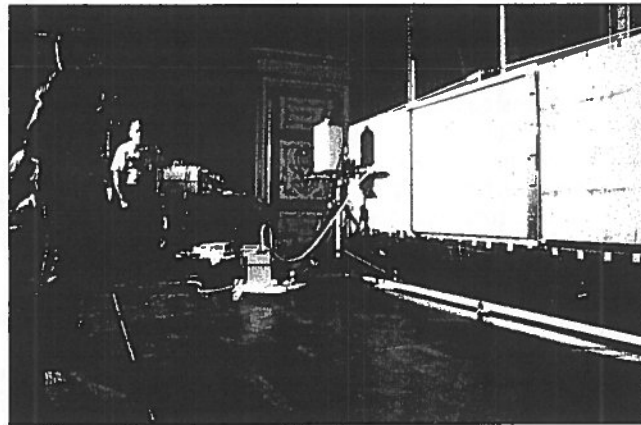
VERNON D. MILLER

Une image négative, isotrope et tridimensionnelle

Se pourrait-il, comme l'a proposé l'illusionniste Joe Nickell dans les années 80, que l'image en négatif du linceul ait été fabriquée en frottant une pièce de lin sur un bas-relief, enduit d'oxyde de fer et de colle à la gélatine ?

Dans cette hypothèse, plusieurs faits demeurent inexplicables. Premièrement, une étude aux rayons X « mous » n'a fait apparaître aucune structure directionnelle répétitive : l'image est donc isotrope (égale dans toutes les directions). Or, toute peinture, dessin ou pochade fait de main d'homme montre des axes préférentiels correspondant à la configuration anatomique du bras et de la main.

Deuxièmement, une série de tests (fluorescamine qui détecte les protéines au nanogramme près) a démontré l'absence de protéine en dehors des zones de sang. Ce qui éliminerait la présence de collagène dont l'artiste aurait pu se servir pour lier un pigment quelconque à la toile. L'explication



VERNON D. MILLER

La spectrométrie a permis de visualiser, pour la première fois depuis 1532, l'envers du linceul.

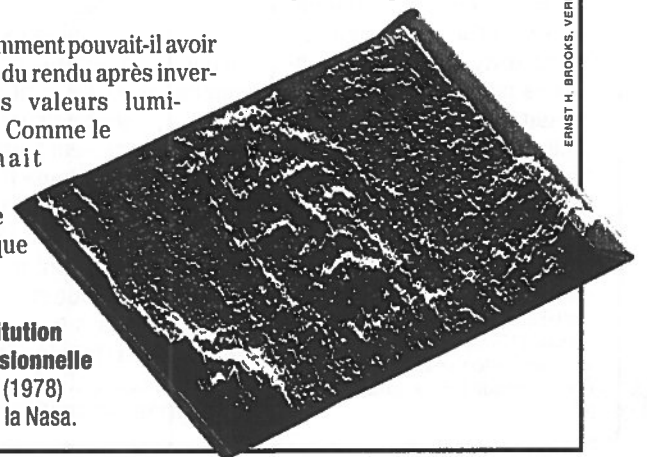
par une protéine « jaunie par l'âge » ne tient pas non plus.

De même, la concentration des ions métalliques spécifiques (de l'oxyde de fer) faible et homogène prouve que sa présence n'est pas due à un procédé pictural, mais au « trempage » initial du matériau brut (notamment au niveau de la cellulose).

Pourquoi le faussaire aurait-il réalisé une image en négatif de ce qu'il aurait conçu en po-

sitif? Comment pouvait-il avoir une idée du rendu après inversion des valeurs lumineuses? Comme le soulignait l'anatomiste agnostique

Reconstitution tridimensionnelle du visage (1978) réalisée à la Nasa.



Yves Delage, membre de l'Académie de sciences : « Pourquoi ce faussaire se serait-il préoccupé de réaliser une beauté qu'on ne voyait pas sur son œuvre, qu'on ne pouvait voir qu'après un renversement qui n'est devenu possible que bien plus tard ? Il travaillait pour ses contemporains et non pas pour le XX^e siècle et l'Académie des sciences. »

Cet état de fait est la cause de l'immense surprise de l'aviocat Secondo Pia, lorsqu'il réalise en 1889 le premier cliché au monde du visage du linceul. Il voit apparaître sur le négatif photographique le positif du visage rendu visible par le renversement.

En 1974, seconde surprise. Non seulement l'image est saisissante de réalisme, mais elle comporte une information tridimensionnelle. Paul Gastineau réalise, pour la première fois, une reconstitution du relief du visage. Quatre ans plus tard, deux Américains, Eric Jumper et John Jackson, réalisent une reconstitution volumétrique intégrale du corps. Cela prouve que l'empreinte obéit à la loi des distances : l'intensité de l'image décroît dans la proportion où augmente l'intervalle séparant le tissu du corps, selon un rapport mathématique. Un point qui permet de mettre en évidence l'état de rigidité cadavérique du corps. □

ERNEST H. BROOKS, VERNON D. MILLER ET BARRIE M. SCHWARTZ

D'examen en examen

Une surprenante exactitude médicale et anatomique

Des perforations au niveau des poignets, les pouces rétractés, une zone d'écorchures au-dessus des omoplates... Autant de signes troublants pour les chercheurs. Le doute s'installe, malgré tout.

C'est le dossier le moins controversé. Les travaux de Pierre Barbet, chirurgien à l'hôpital Saint-Joseph de Paris, comme ceux d'Yves Delage, professeur d'anatomie à la Sorbonne, ont insisté sur l'exactitude anatomique de l'empreinte. De nombreuses expériences montrent que cette dernière indique les marques d'une crucifixion ayant provoqué la mort par asphyxie, après tétanisation du corps (tête en avant, pectoraux en contraction forcée, cage thoracique très remontée et distendue...). Les jambes n'ont pas été brisées. Le corps n'a pas été lavé après la mort. □



Image en fausses couleurs montrant les différences de densité.

ENNET H. BR. OKS, VERNON D. MILLER ET BARRIE M. SCHWORTZ

Les stigmates d'une crucifixion

La perforation de la main par le clou, visible à la limite du poignet (os du carpe) est d'une grande exactitude anatomique. En effet, bien qu'en contradiction avec toute l'iconographie, situant les plaies au centre de la paume, seule cette localisation pouvait permettre de maintenir un homme en croix sans risque d'arrachement. Les coulées sanguines au niveau des avant-bras, témoignent des mouvements du supplicié sur la croix lui permettant de reprendre son souffle. Certains passionnés de l'énigme, tel l'his-

torien Antoine Legrand, se sont fait suspendre à une croix, ont expérimenté dans des salles de dissection les marques résultant de coups de fouet et ceux d'une crucifixion... Tous les résultats coïncident avec l'image.



Les mains au pouce rétracté.

VERNON D. MILLER

tant de coups de fouet et ceux d'une crucifixion... Tous les résultats coïncident avec l'image.

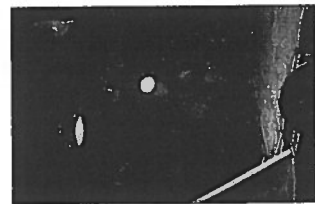
Le Dr Barbet fit des expériences de clouage sur des mains fraîchement amputées. Il s'aperçut que la lésion du nerf médian provoquait une contraction réflexe du muscle abducteur du pouce : fléchissant brusquement il s'opposait dans la paume. Ce qui correspond aux deux mains vues sur le linceul qui ne montrent que quatre doigts.

Enfin, la rigidité cadavérique a maintenu les pieds dans leur position initiale, superposés partiellement, et non avec un cadavre normal dont les pieds ont toujours tendance à s'écartier vers l'extérieur. □

D'autres traces...

Les photographies en fluorescence ultraviolette ont mis en évidence de multiples écorchures et lésions, notamment les stigmates (coulée de sang) d'un couronnement d'épines. Les excoriations (écorchures) de la face sont nombreuses, en particulier les deux arcades sourcilières sont tuméfiées et enflées, le cartilage dorsal du nez semble fracturé. Les traces de flagellation sont très nombreuses (avec des marques caractéristiques de billes métalliques que les Romains fixaient au bout de leurs lanières).

Le linceul révèle également sur l'épaule droite, au-dessus de l'omoplate, une large zone d'excoriation de 9 centimètres sur 10, comme si quelque chose



VERNON D. MILLER

Analyse aux ultraviolets.

de lourd avait pesé à cet endroit (le portement d'une croix ?).

La blessure sur la droite de la poitrine entre la cinquième et la sixième côte est d'un grand réalisme anatomique et présente toutes les apparences d'une blessure *post mortem* (plaie béante provoquant une hémorragie). Elle peut être imputée à une lance. Lorsque le corps fut couché, le liquide qu'il contenait en dessous de la plaie s'est alors répandu. L'écoulement *post mortem* figure sur l'image dorsale du linceul : une ceinture sanglante barre la partie inférieure du thorax. □

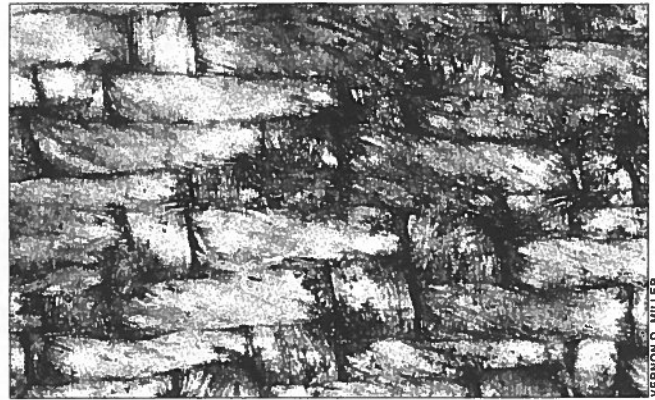
Les marques de sang à l'épreuve de la science

La localisation anatomique des lésions est toujours exacte, tout comme la modalité de coagulation du sang artériel et veineux. Or la figuration anatomique et physiologique des écoulements de sang était inconcevable dans l'imagination d'un artiste du Moyen Age, qui ignorait tout de la circulation sanguine.

Les taches paraissent résulter de la mise en contact avec des caillots de sang relativement frais. Le plus étonnant est que ces traces de sang coagulées et rétractées en forme de cuvette, soient aussi nettes. Lorsque l'on retire un tissu d'une blessure, il se produit automatiquement un arrachement des fibrines et perturbation du rapport sanguin.

Dans son rapport d'analyse, le Sturp a montré, par la technique des anticorps fluorescents anti-immunoglobulines, par la détermination du groupe sanguin par les agglutinines et enfin par l'analyse spectrométrique du fer, que les taches du linceul se comportent comme des taches de sang humain. Pour l'équipe de Baïma Bollone, professeur de médecine légale à Turin, il s'agirait de sang du groupe AB, contenant de l'immunoglobuline humaine, de l'hémoglobine, des ions plasmatiques.

La couleur, très rouge pour un sang aussi ancien, avait intrigué les spécialistes. On a détecté une teneur en bilirubine très supérieure à la norme du sang humain, qui serait le signe



L'analyse des taches de sang révèle de l'immunoglobuline humaine.

soit d'un sujet ayant eu des problèmes hépatiques, soit d'un personnage ayant subi un supplice épuisant (détecté au réactif d'Erlich par la méthode de Jendrassik).

Selon le Dr Raymond Caspuglio, neurobiologiste à l'Inserm, le département de biologie moléculaire de l'université de San Antonio (Texas) aurait procédé à l'étude du matériel

génétique des macrophages. Le résultat obtenu après isolation, amplification et séquençage est surprenant : on serait en présence de sang humain, provenant d'un individu sexe masculin et comportant un gène spécifique au sang des populations habitant la Palestine ! Une piste qui doit être considérée avec les plus extrêmes réserves. □

Découverte de traces d'écritures

André Marion, docteur en physique nucléaire, chercheur au CNRS, délégué à l'Institut d'optique théorique et appliquée d'Orsay a réalisé une analyse très précise des photographies du linceul grâce à un microdensitomètre, qui permet une résolution de l'ordre du micromètre. A l'aide de logiciels d'optimisation d'images (transformées de Fourier, filtres, interpolations linéaires), il a réduit les risques d'artefacts dus aux chevrons et montré que les traces d'inscriptions (grecques et latines) ne suivent pas la structure du tissu. Les lettres figurent sur des bandes blanches encadrant le visage. On sait qu'à l'époque la coutume voulait que l'on déposât sur le mort les tablettes portant l'inscription de sa condamnation. Le plus étonnant est que ces écritures sont inversées, comme si elles avaient résulté



d'une impression. Pour les lire, il faut les regarder dans une glace ou sur un cliché négatif.

Sur le côté gauche, des fantômes de lettres ressemblent

à *in nece* (à mort !), une version populaire de la sentence romaine de condamnation à mort : *in necem ibis* (« A la mort tu iras »), le m étant sou-

vent omis dans la langue vulgaire. Sur le côté droit apparaîtrait le verbe grec *rezo* (« j'atteste »). A côté, une autre inscription correspondrait à du grec interprété (!) comme : « visage... à peine ébauché ».

Quand aux lettres « SB », trouvaille de deux étudiants de l'Ecole supérieure d'optique, elles pourraient correspondre au sceau d'un membre de la famille de Baudouin. Le S signifiant *signum*, mot latin utilisé sur les cachets et les sceaux, et le B signifiant *baldinius* : *signum baldinii* = sceau de Baudouin.

Toutefois, il ne faut pas oublier que tout tissu tramé peut agir comme un « Rorschach », du nom de l'inventeur du célèbre test des taches d'encre, c'est-à-dire un support qui permet au spectateur de projeter, à son insu, les images qu'il désire voir. □

Datation

La controverse du carbone 14

Depuis 1988, la datation médiévale du linceul n'a cessé d'être remise en question. La bataille entre les experts continue de plus belle.

Grâce au progrès des techniques, il fut possible en 1988 d'effectuer une datation du linceul au carbone 14 avec de tout petits échantillons (50 milligrammes). Elle fut confiée à trois laboratoires (Tucson, Oxford et Zurich). Les résultats furent annoncés en octobre 1988 et publiés dans la revue *Nature* en février de l'année suivante. La fourchette de datation, avec un degré de certitude de 95 %, se situait entre 1260 et 1390, correspondant avec la date d'apparition du linceul à Lirey en 1355.

Plusieurs contre-attaques eurent lieu dans les années suivantes. Parmi les offensives les plus vives, figurent celle des tenants de la « manipulation » : « les prélèvements ont été volontairement effectués sur des parties rapiécées au Moyen Age. D'ailleurs, le projet de tout filmer en vidéo, prévu à l'origine, a été abandonné. » On invoqua même dans certains milieux propagandistes, la piste satanique : « bizarre, les trois laboratoires sont tous en pays protestant... ou encore la piste franc-maçonne : une loge aurait fait une donation de 1 million de livres sterling au laboratoire d'Oxford. Cherchez l'erreur... »

Pour certains « pro-suaire » plus mesurés, l'analyse n'a pas été falsifiée, elle est erronée : la teneur en isotope 14 a été faussée par un certain nombre de facteurs perturbants : le lin a été roui, le tissu a été blanchi, détrempé et pollué par un vernis biogénique de *Lichenotheia* (champignons).



Une équipe de chercheurs ausculte le linceul afin de déterminer les tests non destructifs possibles.



Jean-Baptiste Rinaudo (à gauche) observe des échantillons irradiés par des protons à des doses croissantes. A droite, Dmitri Kouznetsov.



Pour Georges Salet, professeur honoraire au Cnam, l'influence des pollutions ne peut modifier les résultats que de quelques dizaines d'années. Un point de vue contesté par M.-C. Van Oosterwyck-Gastuche, chef de travaux agrégée au Musée royal de l'Afrique centrale (Belgique) : « Les datations de tissu sont souvent fantaisistes (jusqu'à 1000 ans d'erreur). De plus il

n'existe pas de protocole de nettoyage de contaminants qui fasse l'unanimité. »

Pour Dmitri Kouznetsov, prix Lénine, biochimiste au laboratoire Sedov de Moscou (recherche sur les biopolymères), c'est l'incendie de Chambéry qui aurait enrichi le tissu en C14 et C13. Pour prouver sa thèse, et après s'être procuré auprès des Antiquités israéliennes 23 échan-

illons de tissu de lin datés de l'époque du Christ, il a simulé les conditions de l'incendie. Il a chauffé l'échantillon à 200 °C pendant deux heures dans une enceinte contenant du H₂O, du CO, du CO₂ et des cations d'argent. Ensuite, il a fait dater l'échantillon par le laboratoire Protvino de l'Académie des sciences de Russie. L'âge obtenu est plus jeune de douze siècles, soit exactement l'écart de datation des trois laboratoires précités. Jacques Evin, directeur du laboratoire de radiocarbone de l'université de Lyon-I, réfute l'hypothèse des échanges isotopiques proposée par Kouznetsov, « pour la bonne et simple raison que l'analyse en C13 a prouvé qu'il n'y avait pas de fractionnement isotopique significatif ». Pour lui, pas de doute : la datation est exacte (même s'il est également persuadé que le linceul n'est pas un faux !).

La contestation la plus radicale, développée par le père Rinaudeau, maître de conférence à la faculté de médecine de Montpellier (médecine nucléaire) touche à la dimension du miracle. Pour lui, des particules virtuelles, auraient jailli du vide quantique au cœur des noyaux de deutérium en surface corporelle. Cette énergie « X » aurait dissocié les protons et les neutrons : l'irradiation des protons aurait produit l'insolation superficielle du linge. Les neutrons, seraient à l'origine de l'enrichissement en C14, donc du « rajeunissement » du tissu. Son hypothèse a été vérifiée expérimentalement avec un accélérateur de particules au Centre d'étude nucléaire de Grenoble et dans un réacteur de Saclay (CEA). Cependant, l'énergie nécessaire pour produire un tel phénomène de façon naturelle (le « flash » de la résurrection ?) est en dehors du champ actuel de la science. □

Comment ça marche

Tout organisme vivant contient dans ses cellules divers isotopes de carbone, dont le carbone 14 radioactif. L'abondance relative de ce dernier reste constante par suite des échanges permanents entre l'organisme et le milieu extérieur. Après la mort, ces échanges cessent et l'abon-

dance en C14 diminue progressivement par suite du seul effet de sa radioactivité. Connaissant sa période (T ≈ 5700 ans), la mesure de son abondance actuelle permet de calculer la date de la mort de l'organisme. (*Dictionnaire de la physique*, Elie Lévy, éditions Puf.) □

Le problème de l'authenticité

Une énigme encore indéchiffrable

Œuvre de fiction d'un faussaire génial ou clin d'œil divin ? Le linceul garde le secret de son origine. Jusqu'à quand ?

Que dire, devant toutes ces pistes ? Que les étrangetés s'accumulent. De nombreuses hypothèses raisonnables ont été avancées pour résoudre l'énigme. Depuis le meurtre rituel reproduisant les étapes de la Passion, en passant par la farce d'un alchimiste génial féru d'anatomie, jusqu'à la fausse relique commandée par un groupe d'ecclésiastiques

4. Comment expliquer l'extrême ressemblance entre l'iconographie de Jésus et le linceul ? On sait qu'à partir du IV^e siècle, l'image du Christ change radicalement : après l'Apollon imberbe, le visage porte barbe, moustache et cheveux longs. Après la conversion de l'empereur Constantin, et la promotion du christianisme au rang de religion « officielle », le pouvoir de l'empereur aurait cherché à s'inscrire « visiblement » dans l'ordre cosmique voulu par Dieu, en faisant correspondre l'image royale avec celle du Roi des rois. Mais pour Yannick Esertel, historien à l'université

sonner une toile sensibilisée par l'huile d'aloès. Aujourd'hui, mécanique quantique oblige, on parle de particules virtuelles et de flux de protons... Autant notre siècle peut être matérialiste jusqu'au scientisme, autant il a soif de croyances et de merveilleux. Les uns convoquent le microscope électronique, les rayons X ou « l'évangile selon C14 »... les autres le flash de la résurrection et la dimension du miracle. Du point de vue religieux, Mgr Ballestrero, archevêque de Turin, faisait soigneusement la différence entre la dévotion à l'image en tant que symbole et la dévotion à la relique en tant que document authentique.

Reléguée, à tort ou à raison, en 1989, dans la boîte à jouets des farces de l'histoire, cette image hyperréaliste va occuper de nouveau le devant de la scène. En septembre, en effet, le cardinal Saldarini, archevêque de Turin et custode du saint suaire a annoncé deux ostensions

publiques pour les temps passés des années 1998 et 2000. Un programme scientifique international de recherche sera sans doute mis au point à cette occasion.

Le linceul, au choix œuvre de fiction d'un faussaire génial ou clin d'œil divin, rappelle cette phrase du spécialiste de la mystification, Umberto Eco : « Non seulement la réalité dépasse la fiction mais la précède, avec une bonne avance, pour réparer les dommages que la fiction engendrera. » Il y avait un tissu de lin avec une image et deux camps face à face : des rationalistes et des croyants. Un partout, la balle au centre. Il faut recommencer à s'interroger... **J.-R. D**

L'image du Christ au cours des âges



Premiers siècles
Le bon pasteur portant une brebis sur ses épaules.



A partir du IV^e siècle
Le Christ Pantocrator byzantin.



Aujourd'hui
La simulation en image de synthèse à partir des photos du linceul.

Certains auteurs voient dans l'évolution de l'iconographie du Christ (tableaux, pièces de monnaie, statuaire...) la preuve que le linceul avait servi de modèle aux artistes. □



En 1998, le linceul va de nouveau sortir de l'ombre à l'occasion d'une ostension.

soucieux de raviver l'ardeur mystique des fidèles. Mais même si l'une d'elles s'avérait exacte, les questions suivantes resteraient sans réponses :

1. Quel est le mode de fabrication de l'empreinte ?

2. Pourquoi avoir réalisé une relique avec une image qui ne se voit quasiment pas à l'œil nu (au Moyen Âge, la conception du faux n'est pas la même que celle d'aujourd'hui : la relique doit frapper les esprits de façon directe) ?

3. Comment a-t-on pu réaliser une image avec un degré d'exactitude tel que les spécialistes en anatomopathologie en soient stupéfaits... six siècles plus tard ?

de Lyon-III, la diffusion de ce nouveau modèle, plus spontanée que décidée, n'explique pas le nombre « d'anomalies » (double mèche de cheveux sur le front, barbe bifide, nez fort, pommettes saillantes...) relevées sur de très nombreuses représentations du Christ au bas Moyen Âge. Anomalies qui figurent sur l'image du linceul.

Rendez-vous en 1998

Bien sûr, chacun, suivant l'époque, y va de son explication. Ainsi, au début de notre siècle, on invoque un phénomène électrique dû à un orage, la foudre ayant opéré comme agent photographique. Ou encore la radioactivité du corps, assez puissante pour impres-

ERNST H. BROOKS, VERNON D. MILLER ET BARRIE M. SCHWORTZ

BULLOZ

ARTEPHOTIA, HELD

T. PETILLOT/SIPA PRESS

Témoignages

La question des évangiles

Les Evangiles constituent les principaux témoignages de la vie de Jésus.

On considère habituellement que Marc écrivit à Rome après la mort de Pierre et de Paul, vers l'an 70, et Luc, vers l'an 80 comme Matthieu. Enfin, les textes de Jean sont datés de 95. De nouvelles découvertes bouleversent ces datations, notamment grâce à l'identification de certains fragments des manuscrits de la mer Morte. Ces découvertes sont capitales pour attester la réalité historique de Jésus. Si les Evangiles ont été écrits peu après la mort de Jésus, ils deviennent beaucoup plus plausibles : il restait alors suffisamment de témoins oculaires pour contester une version des faits trop éloignée de la vérité.



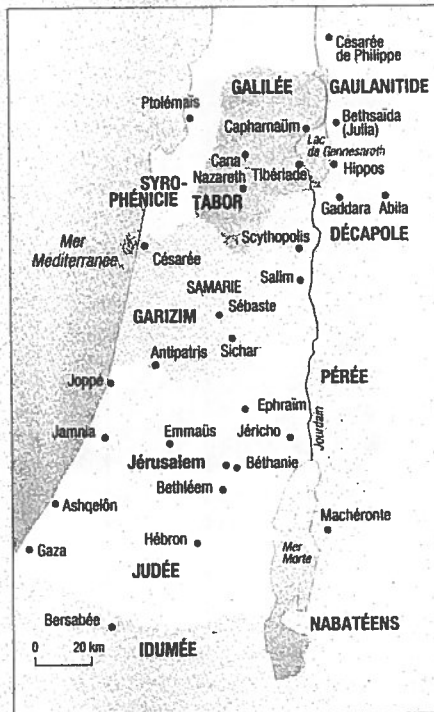
« Les Quatre Evangélistes », de Jacob Jordaens (1593-1678), musée du Louvre, Paris.

Jésus a-t-il existé ?

Régulièrement, depuis le XVIII^e siècle, des auteurs remettent en question l'existence de Jésus. Quelles raisons avons-nous, aujourd'hui, d'admettre ou de refuser son existence ? « Au sens strict, il n'y a pas de preuve définitive, reconnaît Michel Quesnel, prêtre oratorien de l'Ecole de Jérusalem, mais si nous avions la même exigence pour tous les personnages de l'Antiquité, nous serions amenés à douter de l'existence d'un très grand nombre d'entre eux. » De fait, nous n'avons que de rares témoignages non chrétiens. Quant aux témoignages chrétiens quelle est leur valeur ? Pour l'historien français Ernest Renan (1823-1892) ou son disciple Charles Guignebert, les Evangiles ne contiennent pas de vérité historique. Ce sont des textes fabriqués à des fins idéologiques bien après la mort supposée de Jésus. Rudolf Bultmann (1884-1976) pense lui aussi que les premiers textes chrétiens constituent une espèce de mythologie, analogue aux légendes gréco-romaines. Enfin, quelques auteurs radicaux comme Guy Faux ou Bernard Dubourg nient totalement l'existence de Jésus. Le principal argument des détracteurs est assez simple : montrez les preuves ! Tâche évidemment difficile... Mais l'hypothèse de la non-existence pose un problème épineux : comment expliquer le démarrage du christianisme en l'absence du Christ ? C'est pourquoi, dans l'ensemble, les historiens admettent l'existence d'un personnage nommé Jésus. Le consensus ne va guère plus loin.

La Palestine au premier siècle

À notre ère, la Palestine compte environ un million d'habitants. Jérusalem vit des pèlerinages et des dons versés par la diaspora. La population est essentiellement paysanne. À l'époque de la mort supposée de Jésus, le pays est occupé par les Romains. L'empereur Tibère a nommé Ponce Pilate préfet de Judée tandis qu'Hérode Antipas est tétrarque de Galilée et de Pérée. Les juifs sont divisés en trois groupes : les pharisiens, les sadducéens et les esséniens. Les sadducéens étaient surtout représentés chez les prêtres et l'aristo-



cratie ; ils défendaient une vision très rigoureuse de la religion et collaboraient avec les Romains. Les pharisiens étaient des juifs instruits et pieux des classes moyennes ou pauvres, en rivalité avec les sadducéens. Enfin, les Esséniens constituaient une secte à part, installée à Qumrân, au nord-ouest de la mer Morte. Ils pratiquaient un rituel centré autour de la purification par l'eau ainsi qu'un ascétisme rigoureux. Le mouvement essénien n'a pas survécu en tant que tel à la catastrophe de la prise de Jérusalem par Titus en 70.

Les témoins latins non chrétiens

En dehors des chrétiens, les auteurs de l'époque sont très discrets en ce qui concerne Jésus. La plupart l'ignore totalement. D'autres mentionnent les « chrétiens » sans faire la moindre allusion à Jésus. Enfin, quelques textes mentionnent à la fois Jésus, le Christ et les chrétiens. Voici les principaux.



Suétone (70-128) Chargé de la correspondance d'Hadrien, il rédige les Vies des douze Césars. Parlant de Claude, qui régna de 41 à 54, il écrit : « L'empereur expulsa de Rome les juifs, devenus sous l'impulsion de Chrestus une cause permanente de désordre. » (*Vie de Claude*, 25, 4.)



Tacite (55-120) Au début du II^e siècle, Tacite mentionne les disciples du Christ, accusés par Néron d'avoir mis le feu à la ville de Rome : « Néron accusa ceux que leurs abominations faisaient détester et que la foule appelait chrétiens. Ce nom leur vient de Christ, que sous le principat de Tibère, le procureur Ponce-Pilate avait livré au supplice ; réprimée sur le moment, cette détestable superstition perçait de nouveau, non pas seulement en Judée mais encore dans Rome. » (*Annales*, XV, 54.)



Flavius Josephus (37-100) De son vrai nom Joseph ben Matthias, c'est un auteur juif d'expression latine du premier siècle. Il rédige en 93 un énorme ouvrage, les Antiquités judaïques dans lequel on lit :

« Vers le même temps vint Jésus, homme sage, si toutefois il faut l'appeler un homme. Il faisait des miracles. C'était le Christ. Et lorsque, sur la dénonciation de nos premiers citoyens, Pilate l'eut condamné à la crucifixion, ceux qui l'avaient d'abord aimé ne cessèrent de le faire. Il leur apparut en effet trois jours après sa mort, de nouveau vivant, les divers prophètes ayant annoncé ces merveilles et mille autres à son sujet. » (*Antiquités judaïques*, XVIII, 63-64.)

Ce texte soulève de grandes difficultés. Joseph, qui n'était pas chrétien, peut difficilement affirmer la résurrection de Jésus. C'est pourquoi la quasi-totalité des critiques pensent qu'il s'agit d'une interpolation ajoutée par une main chrétienne dans le texte original.



Pline Le Jeune (61-114) Entre 111 et 113, Pline le Jeune envoie un rapport à l'empereur Trajan sur les chrétiens :

« Ils ont l'habitude de se réunir avant le jour à jour fixe, pour dire au Christ, considéré comme Dieu, un chant alterné et s'engager par serment non à commettre quelque crime, mais à s'abstenir du vol, du meurtre, de l'adultère, de l'infidélité. » (*Lettre à Trajan*, X, 96.)

L'hypothèse du prêtre Jean

L'Évangile de Jean pose plusieurs questions. Il est considéré comme le plus abouti, le plus « théologique » des Évangiles. Rédigé vers l'an 95, ce serait l'Évangile le plus tardif. Mais cette version est contestée par quelques spécialistes qui estiment au contraire que Jean a difficilement pu attendre 50 ans avant de mettre par écrit son témoignage. D'autres éléments font de l'Évangile de Jean un texte à part des trois autres (Marc, Matthieu et Luc) regroupés sous le nom de « synoptiques » : le plus voyant concerne la différence de date à propos de la mort de Jésus, moment fon-

damental pour le christianisme naissant. Selon Matthieu, Marc et Luc, Jésus aurait fêté la Pâque juive un jeudi soir (le 14 nisan). Pour Jean, la fête de Pâque tombait au contraire le samedi 15 nisan. Ces deux données sont inconciliables. Mais certains auteurs, notamment Annie Jaubert du CNRS ou Jacqueline Genot-Bismuth, professeur à la Sorbonne nouvelle, estiment que cette divergence reflète une différence de calendrier entre différentes traditions juives. Il y aurait un calendrier propre aux sadocites, un courant minoritaire du judaïsme de l'époque, suivi par Jean, et un calendrier



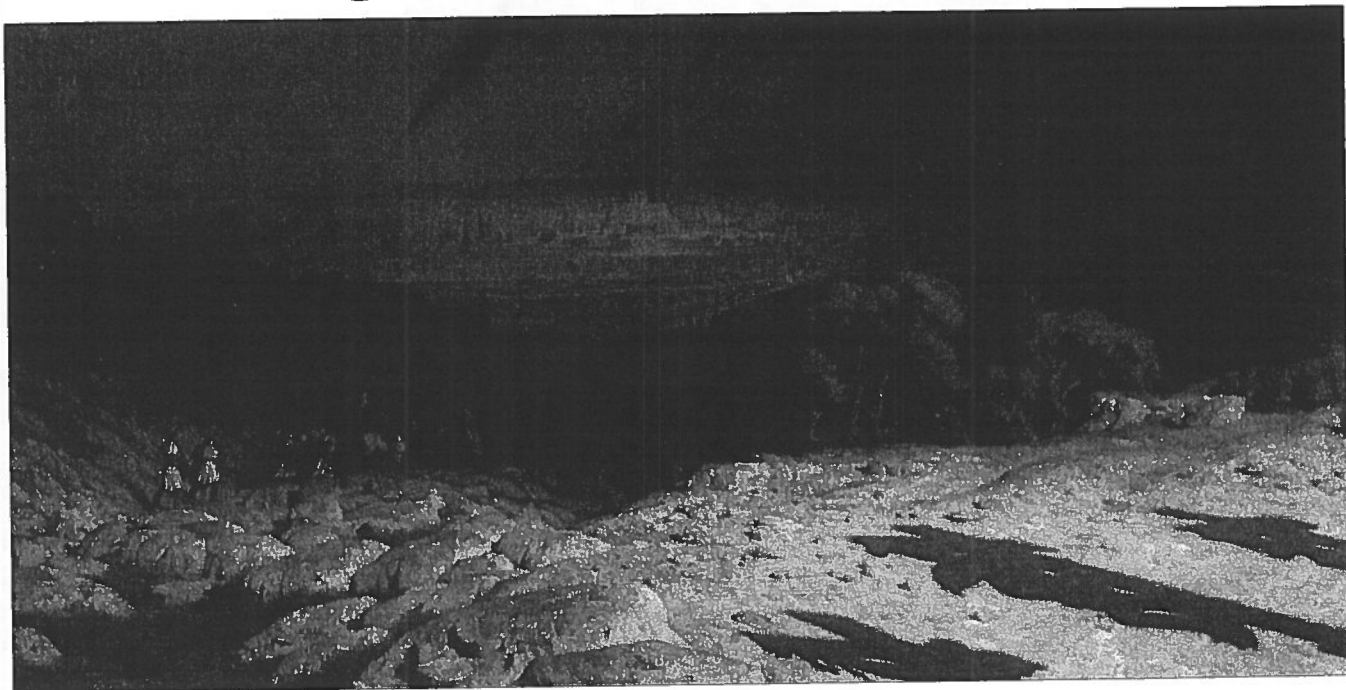
Saint Jean, manuscrit carolingien, Les Évangiles d'Ebbon, vers 820.

« officiel », utilisé par les trois autres. Claude Tresmontant, ancien professeur à l'université de Paris-IV, va beaucoup plus loin. « Pourquoi les rédacteurs de l'Évangile de Matthieu ont-ils dissimulé le nom de celui chez

qui Jésus a voulu célébrer la fête de Pâques ? écrit-il. Lorsque l'on écrit l'histoire de la Résistance plusieurs années après la fin de la guerre, on ne dissimule ni les noms ni les adresses des résistants [...]. Si on écrit sous l'Occupation, alors, on dissimule. » Il affirme que Jean était un prêtre du temple de Jérusalem, de la famille des Cohen. La preuve ? Jean et Pierre se précipitent, à l'annonce de la Résurrection, vers le tombeau de Jésus. « Se penchant, écrit Jean, il (l'autre disciple, c'est-à-dire Jean lui-même) voit les banderoles posées à terre ; cependant il n'entra pas. » Pourquoi ? Pour Claude Tresmontant, c'est parce que Jean est un Cohen et que les Cohen, dans la tradition juive, n'ont pas le droit d'entrer dans les tombeaux. □

Exégèse

La langue de la parole de Dieu



G. FARDON

« Jérusalem », de Jean-Léon Gérôme, 1867, musée d'Orsay, Paris.

Les évangiles grecs sont-ils des traductions ?

D'où viennent les textes chrétiens que nous possédons ? « Nous possédons plus de cinq mille manuscrits du Nouveau Testament, répond Michel Quesnel, prêtre oratorien spécialiste de l'histoire des Évangiles, la plupart écrits sur parchemin et quelques-uns sur papyrus. Les plus anciens datent du II^e siècle. A titre de comparaison, le plus ancien manuscrit que l'on possède d'un auteur latin, un manuscrit de Virgile, ne remonte qu'au VI^e siècle. » Cette abondance s'explique par le fait que les premiers chrétiens ont eu à cœur de recopier indéfiniment des textes qu'ils considéraient comme sacrés. Les manuscrits les plus anciens sont tous, sans exception, en grec, l'anglais de l'époque. Mais Jésus, s'il connaissait peut-être un peu de grec, a prêché en araméen, ne serait-ce que pour être compris

des humbles à qui s'adressait son message.

Comment s'est effectué le passage entre ces deux langues ? Rappelons qu'à l'époque les textes importants étaient rédigés en hébreu, même si l'hébreu n'était plus parlé. La thèse habituelle affirme que les auteurs des Évangiles ont directement écrit en grec à partir d'une tra-

dition orale. Là encore, de nouvelles découvertes laissent présager un autre scénario. « Pour faciliter la comparaison entre nos Évangiles grecs et les textes hébreux de Qumrân, raconte Jean Carmignac, paléographe spécialiste des rouleaux de la mer Morte, j'ai essayé de voir ce que donnerait Marc retraduit en hébreu. J'ai été stupéfait de constater que cette traduction était extrêmement facile. Après un jour de travail, j'étais convaincu que le texte grec ne pouvait pas avoir été rédigé di-

rectement en grec et qu'il n'était en réalité que la traduction d'un original en hébreu. Le traducteur avait transposé mot à mot et avait même gardé en grec l'ordre des mots voulu par la grammaire hébraïque. »

Le grec écrit par Matthieu est tout aussi sémitique que celui de Marc et, pour lui, on possède le témoignage de nombreux Pères de l'Église : « Matthieu, écrit vers 130 Papias, évêque d'Hiérapolis, réunit en langue hébraïque les paroles de Jésus. » L'historien Bernard

Repères chronologiques

- 5/-4 : naissance supposée de Jésus.
- 4 : mort d'Hérode le Grand.
- 26-36 : Ponce Pilate, préfet de Judée.
- 27-30 : époque plausible du ministère de Jésus.
- 30 ou 31 : mort de Jésus
- Entre 50 et 63 : épîtres de Paul.
- 70 : prise de Jérusalem par Titus.

- Vers 70 : évangile de Marc.
- 80 : évangile de Luc et de Matthieu.
- 95 : évangile de Jean.
- épître de Clément de Rome aux Corinthiens.
- Antiquités judaïques de Flavius Josèphe.
- Vers 111 : Lettres de Pline le Jeune.
- Vers 115 : Annales de Tacite.

- Vers 120 : Vie des douze Césars de Suétone.
- Vers 130 : Évangile apocryphe de Thomas.

Ces dates ne sont pas certaines. Ce sont celles qui sont admises par la majorité des historiens. Elles sont régulièrement contestées, lire ci-contre. □

D
E
t
t
i
s
t
i
l
é
t
r
c
l
E
g
à
c

L
C
L
le
ci
se
la
Q
le
M
ni
g
q
p
S
n
g
Z
le
t
q
é
di
ti
d
c
m

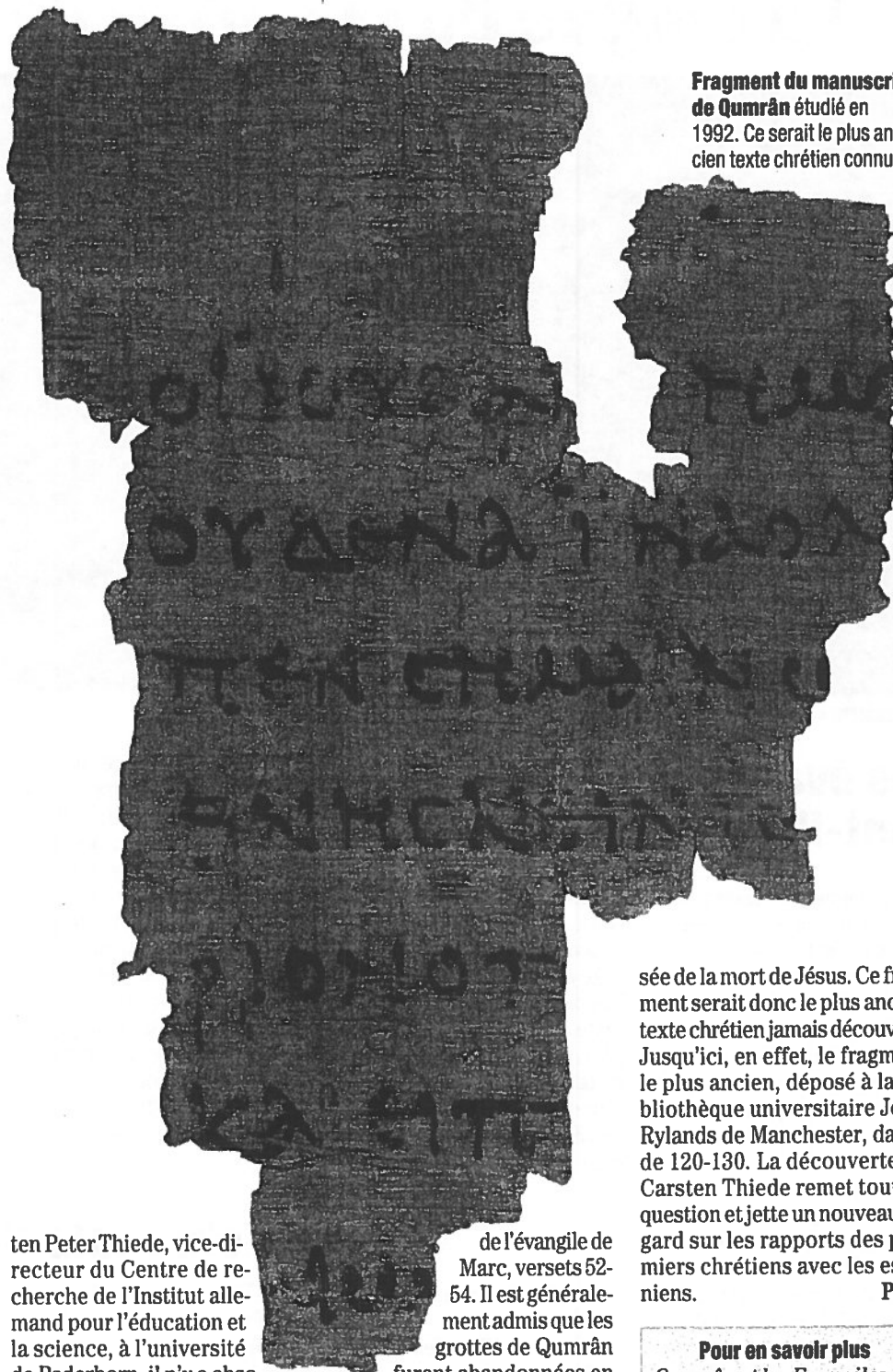
re
ca
d
le
ca
da
qu
m
nu
fr

Dubourg pense lui aussi que les Evangiles sont d'abord des textes hébraïques, mais il en tire une conclusion très personnelle : Jésus est une invention qui répond à un projet millénariste inscrit dans la tradition de l'époque. Une chose est sûre, en tout cas, si les Evangiles ont d'abord été rédigés en hébreu, ils ont été écrits à une date antérieure à celle couramment acceptée. □

Le fragment de Qumrân

Le dimanche 12 avril 1992, le fragment 7Q5 atterrissait sur le bureau du chef de la police criminelle israélienne, à Jérusalem. 7Q5, ce nom de code désigne le cinquième fragment de la grotte numéro 7 du site de Qumrân, où furent découverts les fameux rouleaux de la mer Morte (voir Sciences et Avenir n° 578, avril 1995). Cette grotte est la seule à ne contenir que des textes grecs, tous sur papyrus. L'inspecteur en chef, Sharon Landau, entouré du général de brigade Joseph Almog et du conservateur Joseph Zias, était chargé d'exploiter les ressources de son laboratoire pour répondre à deux questions : le fragment avait-il été, oui ou non, manipulé, modifié, falsifié, après sa rédaction première vers l'an 60 ? Et, deuxièmement, pouvait-on reconstituer les lettres partiellement effacées du papyrus ?

Le policier se mit au travail et rendit rapidement un jugement catégorique : « Il n'y a pas eu d'intervention ultérieure sur le texte de 7Q5. L'ensemble des caractères visibles correspond au reste visible de l'ensemble du texte original. » La deuxième question, plus complexe, a permis d'identifier un certain nombre des caractères grecs du fragment. Résultat, pour Cars-



Fragment du manuscrit de Qumrân étudié en 1992. Ce serait le plus ancien texte chrétien connu.

J. RYLANDS UNIVERSITY LIBRARY OF MANCHESTER

ten Peter Thiede, vice-directeur du Centre de recherche de l'Institut allemand pour l'éducation et la science, à l'université de Paderborn, il n'y a absolument aucun doute, le fragment 7Q5 contient, en grec, les phrases suivantes : « car ils n'avaient rien compris à la multiplication des pains, leur esprit était bouché. La traversée finie, ils touchèrent terre à Gennésareth. » Ces phrases sont celles

de l'évangile de Marc, versets 52-54. Il est généralement admis que les grottes de Qumrân furent abandonnées en 68 alors que la dixième légion romaine approchait. Le fragment 7Q5 est donc forcément antérieur. Mais après une étude approfondie du papyrus, Carsten Thiede estime qu'il n'a pas pu être écrit après 50, soit très peu de temps après la date suppo-

sée de la mort de Jésus. Ce fragment serait donc le plus ancien texte chrétien jamais découvert. Jusqu'ici, en effet, le fragment le plus ancien, déposé à la Bibliothèque universitaire John Rylands de Manchester, datait de 120-130. La découverte de Carsten Thiede remet tout en question et jette un nouveau regard sur les rapports des premiers chrétiens avec les esséniens. **P. L.**

Pour en savoir plus
Qumrân et les Evangiles, Carsten Peter Thiede, F.-X. de Guibert éditeur.
Enquête sur l'Apocalypse, Claude Tresmontant, F.-X. de Guibert
Jésus-Christ, Michel Quesnel, Domino-Flammarion.

it
n
c-
ot
sc
la

st
ui
s-
n-
it-
is,
m
dè
rd